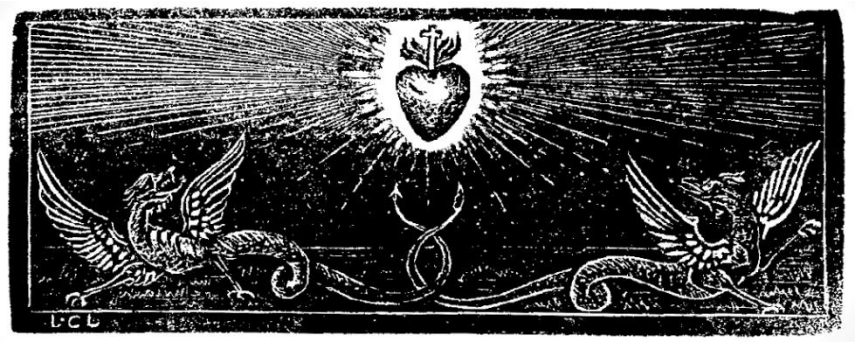

L'Iconographie emblématique de Jésus-Christ.

L'AGNEAU (*suite et fin*[1]).

LE CHRIST-AGNEAU ET LA LUMIÈRE.

Source inépuisable de vie, l'Agneau l'est aussi de la lumière. Ici ce ne sont point les symbolistes chrétiens des premiers âges qui ont fait œuvre d'invention allégorique, c'est encore le sublime Illuminé de Patmos, saint Jean, qui parle en ses éblouissantes visions : Après avoir décrit les murailles faites de pierres précieuses de la Jérusalem du ciel et ses douze portes que ferment douze perles colossales, il ajoute : « Je n'y vis point de temple, car le Seigneur Dieu tout puissant et l'Agneau en sont le temple. La ville n'a besoin ni de soleil ni de lune pour l'éclairer, car la gloire de Dieu l'illumine et l'Agneau est sa lampe, son flambeau... et les nations de la terre marcheront à sa lumière[2] ».

C'est sans doute pourquoi l'Agneau fut parfois représenté au milieu d'un soleil, ou couronné d'une auréole de rayons. Pourquoi dès le temps des persécutions nous le voyons sur les lampes chrétiennes[3], ou bien encore, pourquoi l'on place quelquefois un astre devant lui ?

Le temps viendra où l'incomparable Fra Angelico, — après quelques vieux artistes grecs, je crois — fera jaillir de la plaie du Cœur de Jésus-Christ crucifié, au lieu du sang, de longs jets de lumière[4].

L'Agneau fut donc considéré comme un illuminateur : or, la lumière que les yeux perçoivent n'est que l'image de celle dont il éclaire les Âmes, en leur donnant la Sagesse. Ainsi a-t-on expliqué cette particularité qu'on le voit quelquefois porter une lance au lieu et place de sa croix, la lance qui était chez les Anciens, à cause de Pallas, l'emblème de la Sapience. Ainsi l'ont expliqué des savants réputés[5]. Mais ne peut-on pas voir aussi dans cette arme la simple évocation de la Lance qui, sûr le Calvaire, ouvrit le flanc du Rédempteur, cette plaie de la poitrine et du cœur que tant d'Agneaux mystiques nous montrent béante ou versant à flots le sang ? Dans l'iconographie chrétienne la Croix et la Lance, évoquent tout d'abord, la Passion du Seigneur.

---

[1] Voir *Regnabit*, mai 1927, p. 489.
[2] St Jean, *Apocal*. XXXI, 22, 24.
[3] Cf. E. P. Delattre, *Lampes chrétiennes de Carthage*, in *Rev. de l'Art Chrét*. an. 1870.
[4] Cf. Mgr Barbier de Montault, *Traité d'Iconographie Chrétienne*, t. II, p. 178.
[5] Cf. Martian Capel *Sapient*, VIII ; ap. Martigny, *Dict. antiq. Chrét.* p. 21 ; et A. Lerosey, *Histoire et symbol. de la Liturgie*, p. 85.

L'AGNEAU ET LA PURETÉ.

Rédempteur des hommes et leur divin Illuminateur, l'Agneau s'affirme aussi dans l'emblématique chrétienne comme le Purificateur du Monde et le Roi des Vierges.

Saint Jean nous le présente à la tête des cent quarante quatre mille Élus qui, « ne s'étant pas souillés avec les femmes sont demeurés vierges »… « Ce sont eux qui suivent l'Agneau partout où il va ; ils ont été rachetés d'entre les hommes comme les prémices de Dieu et pour l'Agneau, et il ne s'est pas-trouvé de mensonge dans leur bouche : ils ont été irréprochables[1] ».

On conçoit que l'Église ait choisi ce passage de saint Jean, pour l'introduire dans le texte de la Messe des Innocents, au bréviaire romain.

Roi de ceux qui sont restés purs, l'Agneau l'est aussi de ceux qui, s'étant souillés en leur chair ou autrement « ont lavé leurs robes dans son sang[2] ». C'est à quoi saint Pierre fait peut-être allusion par ces paroles : Vous avez été affranchis des choses vaines, non par l'argent ou l'or, mais par un sang précieux, celui de l'Agneau sans défaut et sans tache, le Sang du Christ[3] ». Et c'est à sa blessure latérale que l'Église pense en l'aspersion purificatrice de l'eau sanctifiée quand elle chante, en la répandant sur le peuple, le *Vidi Aquam* d'Ézéchiel : « J'ai vu une eau qui sortait du côté droit du temple et tous ceux que cette eau a touchés ont été sauvés[4] ».

Toute l'iconographie de l'Agneau purificateur repose sur ces textes, et sur ceux qui répètent les mêmes pensées. C'est la raison d'être de la présence de son image sur des objets ou meubles liturgiques qui sont en rapport d'office avec l'idée de purification ; ainsi la voit-on représentée dans la vasque même de certains bénitiers du Moyen-Âge, celui de Canéjan, au val d'Aran, par exemple (Fig. VII), qui est du XIIe siècle[5], et sur les frontons de plus modernes confessionnaux, comme celui celui de l'ancienne église de Pas-de-Jeu (Deux-Sèvres), qui était du XVIe siècle, et sur des fonts baptismaux où il évoque en même temps le souvenir du baptême du véritable Agneau de Dieu, dans les eaux du Jourdain.

Fig. VII. — L'Agneau du bénitier de Canéjan (XIIe s.).

Fig. VIII. — L'Agneau dans une couronne de fleurs, de fruits, d'épis et de raisins. Ivoire de Milan. Ve siècle.

[1] St Jean, *Apocalypse*, XIV, 4 et 5.
[2] *Ibid*. VIII, 6.
[3] St Pierre, *1er Épitre*, I, 18, 19.
[4] Ézéchiel, *Prophétie*, XLVII, 1.
[5] Cf. J. de Laurière, *Promenades archéologiques dans le Val d'Aran*, in *Bull. Monumental*, 6ème sér. t. III, 1887, p. 61.

L'AGNEAU TRIOMPHATEUR.

L'apothéose de l'Agneau dont saint Jean décrit en son *Apocalypse*, la splendeur sans pareille, et son arrêt sur la montagne de Sion, au milieu de l'armée des Vierges, triomphe plus reposé mais inouï de beauté, ont été sous la main des artistes chrétiens des thèmes heureux et féconds.

Les premiers siècles n'ont guère usé, pour rappeler ces triomphes à la pensée des fidèles, que de l'image de l'Agneau debout au centre de la couronne laurée des glorieux (Fig. VIII), ou bien sur la montagne d'où sort le fleuve de vie aux quatre ou aux cinq sources ; mais vienne le déclin du premier millénaire et voilà qu'un manuscrit splendide : *Les Évangiles de Saint-Emmeron de Ratisbonne*, aujourd'hui à Munich, et qui fut exécuté en 870 pour notre roi Charles le Chauve[1], nous fait admirer l'un des plus impressionnants essais qui aient été jadis tentés en honneur de l'Agneau triomphal : Au milieu des orbes célestes et tout au sommet des cieux l'Agneau s'y présente dans un quintuple cercle, debout sur le Livre déroulé ; sa tête s'encadre du grand nimbe crucifère et gemmé ; à côté de lui un calice est posé.

Sous le cercle multiple qui le porte, resplendit un soleil à huit rais, dont le schéma évoque le X monogrammatique posé sur la Croix ; au-dessous, sur deux files demi-circulaires, les vingt-quatre vieillards de blanc vêtus, les uns debout dans un expressif élan, les autres à genoux tendent vers 1'Agneau l'hommage resplendissant de leurs diadèmes d'or !... Tout est naïf dans l'exécution linéaire de cette scène de l'impénétrable Royaume de Dieu, mais puissante est la pensée rendue et grand fut l'amour qui guida la main de l'enlumineur du roi Charles II.

Plus tard, au début du XIIe siècle, sur *1'Apocalypse d'Astorga*, l'artiste plaça l'Agneau au milieu d'un grand cercle dont l'Éternel occupe le sommet, le pôle nord si l'on veut, et tout autour de l'Agneau figurent les Animaux d'Ezéchiel montés sur leurs roues mystérieuses ; des anges touchent des harpes pendant que des saints à genoux ou debout présentent des coupes fermées[2].

À la vérité, ces compositions sont des scènes compliquées qui ne pouvaient trouver place partout ; aussi l'art médiéval, revenant au thème des premiers artistes chrétiens, les réduisit-elles, pour des petits espaces à orner, au seul Agneau triomphant. C'est ainsi qu'il apparaît, évocateur quand même de toute sa gloire, dans le médaillon central de la belle plaque d'ivoire, feuillet détaché d'un dyptique, de la cathédrale de Tournai, porté par des anges dans une couronne triomphale[3].

Et des anges aussi l'adorent sur la vasque du grand calice de Dommartin[4].

Durant tout le Moyen-Âge il figure aussi très souvent sur les disques métalliques qui décoraient le dessus des gants pontificaux, quelquefois seul (Fig. IX), parfois entre les deux sigles glorificateurs, Sol et Luna, comme sur les gants de Saint-Sernin de Toulouse, XIIIe siècle[5] ; d'ordinaire il porte sa croix, mais une croix stylisée et qui a l'air d'un sceptre et sert le plus souvent de hampe, au léger étendard qui flotte, comme par exemples sur le contre-sceau du bienheureux

[1] Cf. D. Leclercq, *op. cit*. t. III, vol. I, col. 848 ; et Cahier, *Nouv. Mélanges d'Archéol*. t. VIII, p. 5.
[2] Cf. É. Mâle, *L'Art religieux du XIIIe siècle en France*, p. 11.
[3] Cf. Cloquet, *Éléments d'Iconog. Chrét*. p. 56 et 183 ; et *Gazette des Beaux-Arts*, an. 1875, p. 84.
[4] G. Bapst, *L'Étain*, pl. III et D. Leclercq, *Op. cit*. t. V, vol. I, col. 551.
[5] Cf. Mgr Barbier de Montault, *Les Gants Pontificaux*, in *Bull. Monumental*, 1876-1877.

Geoffroy de Loudun, évêque du Mans de 1234 à 1255[1] (Fig. X). Ce pennon triomphal, qui porte parfois, sur sa flamme, une autre croix[2] ou bien une étoile, fait songer au verset d'Isaïe : « Le Rejeton de Jessé sera exposé comme un étendard pour les peuples ; les nations viendront à lui, et son séjour sera glorieux[3] ».

Fig. IX. — Plaque de gants liturgiques en bronze jadis doré (XIV-XVe s.). Collect. Charbonneau-Lassay.

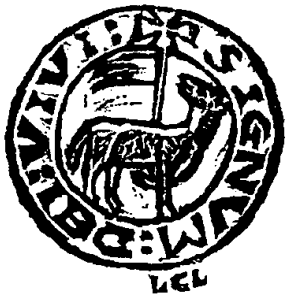

Fig. X. — Contre-sceau du Bx Geoffroy de Loudun (XIIIe s.). Musée du Mans.

Ce même thème de l'Agneau à l'étendard flottant se reproduit semblablement dans la sculpture monumentale dès l'époque romane, comme à Saint-Front de Périgueux, sur un tympan de porte en la Commanderie de Beaugy[4], et en maints autres endroits. |

L'AGNEAU DOMINATEUR.

Tout triomphe doit logiquement apporter au triomphateur un accroissement d'autorité ; le triomphe est à la base de toutes les dominations.

Le triomphe de l'Agneau devait être suivi, dans l'iconographie emblématique d'un hommage à sa puissance absolue, à sa domination universelle qu'Isaïe avait désirée par une prière ardente que l'Église répète chaque année dans le *Rorate* de l'Avent : *Emitte Agnum dominatorem terræ*, « Envoyez, ô Dieu, l'Agneau dominateur de la terre[5] ».

Sa puissance, plus grande que la plus grande puissance humaine, l'iconographie l'a célébrée en le représentant armé de la verge symbolique du commandement : Sur le sarcophage de Junius Bassus, qui mourut en 358, l'Agneau, de sa baguette, fait jaillir l'eau du rocher (Fig. XI), multiplie ou consacre les pains, et, Maître et seigneur de la vie et de la mort, il ressuscite Lazare, mort depuis quatre jours et corrompu.

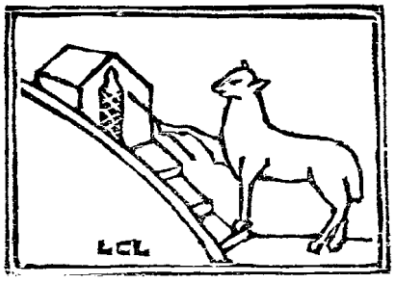

Fig. XI. — L'Agneau ressuscitant Lazare.
Sarcophage de St Pierre de Rome. (IVe s.).

[1] Cf. Charbonneau-Lassay, *Les Châteaux de Loudun, d'après les fouilles de M. Moreau de la Ronde*, p. 184 et pl. VII.
[2] Cf. V. de la Colombière, *La science héroïque*, éd. 1644 (Blason de la famille Paschal), p. 282, pl. p. 284, n° 183.
[3] Isaïe, *Prophétie*, XI, 10.
[4] Cf. de Caumont. *Bullet. Monument*. t. XXII, 1856, Op. 669.
[5] Isaïe, *Prophétie*, XVI, 1.

Cette verge de la puissance et de la vertu miraculeuses du Christ-Agneau — *Virgam virtutis tuæ*, dit l'Écriture — quand elle répète les merveilles des temps mosaïques, par exemple le rocher versant de l'eau à son contact, semble bien exprimer que les miracles des temps révolus n'ont été que les effets anticipés de la puissance de Jésus-Christ, et c'est pourquoi, ailleurs, les vieux artistes ont mis quelquefois dans la main de Moïse une verge qui se termine par une croix[1].

La puissance céleste de l'Agneau, l'*Apocalypse* paraît l'avoir concentrée dans cette particularité qu'il portait sept cornes et sept yeux qui sont les sept Esprits de Dieu[2]. Dans le langage de l'Écriture, et partant dans la sainte iconographie, la corne est toujours un insigne de force et de puissance, — j'aurai à développer ce thème bientôt en traitant des sens emblématiques du Bélier — le nombre sept est ici nombre mystérieux qui marque l'idée d'ampleur, de plénitude. Je figure ci-contre l'Agneau à sept cornes d'après une miniature française du XIIIe siècle (Fig. XII), que signale Didron[3] ; en cet exemple les cornes sont rangées comme les rayons d'un diadème antique, et de la poitrine de l'Agneau, ou, pour reprendre une expression du temps de Saint-Louis, de « l'Arche d'amour » grand'ouverte, coule le sang divin qui vient du Cœur. C'est bien la victime immolée qui, selon l'Apocalypse, reçoit la toute puissance en raison de son sacrifice.

Fig. XII. — L'Agneau à sept cornes.
(XIIIe siècle).

Le même sujet se trouve, traité d'une façon un peu différente, en la cathédrale d'Anagni[4].

Depuis le Moyen-Âge surtout qui connut le globe terrestre comme insigne fréquent de la puissance des souverains du Saint-Empire, les artistes placèrent parfois l'Agneau, pour exprimer sa domination suprême, debout sur le globe du Monde, ou sur une partie de sa courbure, comme je l'ai remarqué sur un sceau anonyme et français du XVe siècle. Je reproduis un peu agrandi, l'Agneau mystique qui orne le milieu du cachet d'Alegsan, fils de Masch, arménien qui habitait Amsterdam en 1749 (Fig. XIII) ; il est particulièrement représentatif[5].

[1] Cf. Comte Grimouard de Saint-Laurent, *Guide de l'Art Chrétien*, t. II, p. 276, fig. 32.
[2] St Jean, *Apocalypse*, V, 7.
[3] Didron, *Histoire de Dieu*, p. 316, fig. 88.
[4] Cf. Barbier de Montault, *Annales Archéol*. an, 1857, p. 35.
[5] D'après *Nouvelles Archives des Missions scientifiques*, an. 1924, fasc. V, p. 471, fig. 24.

Fig. XIII. — L'Agneau du cachet d'Alegsan.
XVIIIe siècle.

Je ne sors peut-être pas de la tradition chrétienne, quoiqu'il en puisse sembler tout d'abord, en rappelant ici le sceptre du Roi du Monde, au Thibet actuel, que je signalais au début de ces lignes, d'après Ossendowski : Un haut personnage des frontières de la Mongolie et du Turkestan, du culte mazdéen, qui est un véritable érudit en même temps qu'un savant linguiste, me disait ici même, l'année dernière : « Je connais le Thibet et ses rites religieux ; j'ai vu le Dalaï Lama et son entourage ; et je puis vous assurer que les missions chrétiennes, dites nestoriennes, d'il y a cinq ou six siècles, ont laissé dans les traditions, et même dans les coutumes religieuses de ce pays, des traces incontestables, bien qu'assez difficiles à saisir pour un Européen ». L'Agneau qui domine la sphère terrestre sur le sceptre du Roi du Monde serait-il un reflet de cet ancien apostolat chrétien, associé, peut-être à des traditions asiatiques plus lointaines encore ?

L'AGNEAU, EMBLÈME DU CHRÉTIEN FIDÈLE.

C'est le Seigneur Jésus lui-même qui a étendu à ses Apôtres d'abord, puis à ses disciples le symbolisme de l'Agneau : « Voici, dit-il aux siens, que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups[1] » ; et à Pierre, — en lui confiant tout son troupeau : « Pais mes agneaux... pais mes brebis[2] ».

Fig. XIV. — L'Agneau divin et les agneaux fidèles.
Sarcophage de Ravenne.

Les premiers artistes chrétiens restèrent donc en accord avec les Évangiles quand ils représentent sur les parois des sanctuaires souterrains de Rome, ou sur le marbre des sarcophages de partout, et un peu plus tard sur les autels même, l'Agneau triomphant vers lequel marchent deux agneaux, comme sur le sarcophage de Galla Placidia, à Ravenne (Fig. XIV).

[1] St Luc, *Évangile*, X, 3.
[2] St Jean, *Évangile*, XXI, 17.

Ailleurs, agneaux et brebis viennent boire au monticule qui porte l'Agneau divin et d'où s'échappe le fleuve de vie ; ou bien les agneaux se tiennent de chaque côté de la Croix, ou du Monogramme du Christ, ou boivent à la coupe sacrée : en toutes ces représentations, c'est l'Agneau fidèle qui va vers son Pasteur, vers son Rédempteur, vers son Dieu.

⁂

J'arrête ici ces quelques aperçus du symbolisme de l'Agneau mystique ; si ce n'est assez pour une étude réelle, ce me semble être suffisant pour donner une idée de la somme d'hommage rendu par l'iconographie chrétienne, sous la forme si gracieuse de l'Agneau sans tache, à Celui que Satan, donnant à son expression la plénitude absolue de signification, a si heureusement désigné par ce titre : Le SAINT DE DIEU[1].

Loudun (Vienne).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

[1] St Luc, *Évangile*, IV, 34.